

N° 64 La Course au Grand R

N'oubliez pas que la course au grand R. est des plus faciles. Il suffit, en effet, d'envoyer à Excelsior, avec la feuille récapitulative d'envoi qui sera publiée le 30 septembre, le plus possible de coupures, du Grand R. qui termine notre titre à la première page et portant des dates du 10 juillet au 30 septembre.

Vous gagnerez sûrement une prime si vous nous adressez une collection complète de coupures faites dans les numéros parus du 10 juillet au 30 septembre ou au moins 160 coupures de n'importe quels jours compris entre ces deux dates.

(Pour tous détails et liste de prix, lire le règlement qui est expédié contre un timbre de 0 fr. 10.)

L'Opéra de demain

Nous avons voulu que notre enquête sur l'Opéra fût équilibrée et reflétât avec précision l'opinion générale de tous ceux qui s'intéressent à l'art. C'est pourquoi nous avons adressé notre questionnaire tant à des musiciens qu'à des personnalités artistiques et mondaines. Ainsi espérons-nous que de la diversité et de la variété des réponses surgira la vérité. Rappelons que notre enquête comportait trois questions :

- 1° Estimez-vous que l'Opéra, dans son état actuel, réponde aux besoins de la musique, de la danse et des décors modernes ?
- 2° Croyez-vous qu'il soit possible de modifier ses traditions ?
- 3° Quelles réformes jugeriez-vous utiles d'y introduire, en ce qui concerne la musique, la danse, la salle, les décors, la mise en scène, les costumes ?

M. ALBERT BESNARD :

J'ai vu des bouquetières Louis XV dans les jardins d'Armide.

M. Albert Besnard, illustre peintre, qui, mieux que tout autre, est un juge désigné dans une question où son art est si fortement engagé, nous écrit :

Je vais très peu à l'Opéra, mais le malheur veut que j'y aie vu des bouquetières Louis XV danser un ballet dans les jardins d'Armide pour distraire Renaud. Ceci est « confusant ».

Mais, autrement, nos décors valent ceux des Russes.

Ils sont moins nouveaux et moins criards. Peut-être la Tradition leur enlève-t-elle ce qu'on appelle l'Art dans les travaux de M. Bakst.

Mais, patience : dans vingt-cinq ans on les ressortira comme une nouveauté.

Le théâtre des Arts a su, lui, avec une grande finesse, réaliser une vérité absurde en rapport avec la convention théâtrale.

M. HENRY MARCEL :

L'important serait de monter les œuvres pour leur valeur intrinsèque.

M. Henry Marcel, ancien directeur des Beaux-Arts, directeur des musées nationaux, a une indéniable compétence en la matière. Il veut bien nous répondre ceci :

Votre lettre, que je trouve à mon retour d'un long voyage, soulève des questions si étendues et si compliquées que je ne vois pas le moyen de les traiter en quelques lignes. La situation de l'Opéra, tant par ses charges immobilières que par ses obligations administratives, est fort difficile, et j'admire le courage des gens qui en sollicitent la direction, à moins que ce ne soient des risque-tout, ou, pour employer un mot à la mode, mais bien de mise dans nombre de cas, des « j'm'enfichistes ».

L'important, selon moi, serait d'avoir un programme et de s'y tenir, et surtout de monter les œuvres pour leur valeur intrinsèque, sans nulle considération d'intérêt ni de commanditaire. Affranchi de ces contraintes, tout homme intelligent verra qu'il faut refaire le répertoire, qui tombe en morceaux, en substituant aux ouvrages oubliés ou momentanément en discrédit, des opéras réajustés par un long abandon, par exemple ceux de Weber. J'ai vu Obéron en Allemagne, monté avec les conditions de l'opéra-pittore, que réclame cette féerie : on s'y égarait. Pourquoi a-t-on laissé prendre Don Juan par l'Opéra-Comique ? Pourquoi aucun ouvrage de Gluck ne figure-t-il actuellement au répertoire ? La reprise d'Armide n'a pas eu de lendemain.

Alceste, Orphée, Iphigénie en Tauride devaient être montés en permanence. J'aprouverais également fort des emprunts au riche répertoire russe : on nous avait annoncé Sadko, féerie éblouissante, dont la mise en scène attirerait les badauds et la musique les artistes. Autre abandon, sans motif. On ne songe pas davantage au Prince Igor, de Borodine. Parsifal va fournir, durant longtemps, de grosses recettes : ce serait le cas de compenser cette aubaine par un effort d'art d'un profit moins certain.

Mais, dira-t-on, et notre école de compositeurs vivants ! Je remarque qu'aucun de ceux qui ont une surface artistique sérieuse, ni M. Debussy, ni M. Dukas, ni M. Magnard, ni M. Lazzari (j'en oublie) n'ont songé à l'Opéra pour une de leurs œuvres, et que notre première scène dramatique est réduite à des producteurs de second ou troisième plan. D'où cela vient-il ? Des occasions se sont offertes. Il eût été hautement honorable de monter le Myrtille de feu Bourgaull-Ducoudray, l'Armée de Lazzari, qui étaient des ouvrages disponibles. La récente et, semble-t-il, bien éphémère apparition de Fervaal sur la scène de l'Opéra n'est pas, à cet égard, une marque suffisante de l'esprit d'initiative qui devrait animer la direction de l'Opéra.

Henri VIII, œuvre riche en beautés, de la plus forte unité de caractère, a été remonté, il y a trois ou quatre ans, avec un baryton indisposé, qui n'a pu mener l'ouvrage jusqu'à la fin ; et, sans même lui chercher un remplaçant, on a aussitôt abandonné Henri VIII. Ascanio, ouvrage décoratif, plein de goût et de brio, devrait fournir au directeur une revanche, car ce n'est

pas M. Saint-Saëns, mais l'Opéra qui en a besoin d'une. Et Othello, encore, qui n'a point eu les destinées qu'il méritait et qu'il serait si juste de reprendre, au moment où l'Italie entière fête le centenaire de Verdi, type noble entre tous d'artiste infatigable à s'étendre et à se surpasser.

Vous le voyez, monsieur, je songe au répertoire, au public, et non aux combinaisons d'argent, à la constance financière de l'Opéra ; qu'on l'assure comme on voudra, par des représentations à tarif exceptionnel, pour les snobs internationaux ; mais en sus des obligations du cahier des charges, et sans atteinte aux tarifs normaux, qui sont un droit acquis pour le public moyen et sérieux.

M. MELCHISSEDEC :

Des réformes radicales doivent être apportées à l'Opéra.

M. Melchissédec, professeur au Conservatoire, a derrière lui trente ans de popularité à l'Opéra qui lui permettent de juger les choses en connaissance de cause :

Dans un ouvrage que je me propose de publier dans le courant de l'année prochaine, j'expliquerai très en détail les raisons pour lesquelles j'estime que des réformes radicales doivent être apportées le plus tôt possible aux manières de faire et de voir actuellement en honneur à l'Académie nationale de musique et de déclamation.

A votre première question, je répondrai tout d'abord très catégoriquement : non, l'Opéra, dans son état actuel, ne répond nullement aux besoins de la danse et des décors modernes, et surtout de la musique. A l'Opéra, on n'est pas assez éclectique. Voyez ce qui se passe à l'étranger, par exemple à Vienne, où l'on reprendra aussi bien Sigurd que les Noces de Figaro, et où, cependant, la saison ne dure pas douze mois, comme chez nous.

C'est la faute des traditions, n'est-ce pas ? Comment les modifier ? En changeant la méthode de travail et en imitant sans fausse honte ces deux modèles admirables que sont notre Opéra-Comique et le théâtre de la Monnaie de Bruxelles, où l'on n'a conservé aucune habitude routinière. En 1886, à l'Opéra-Comique, on mettait quatre mois pour monter trois actes ; on met un mois à présent ; à Monte-Carlo, on met quelquefois huit jours et rien ne cloche, je vous prie bien de le croire.

Parmi les réformes à apporter, quelques-unes me paraissent particulièrement urgentes, tout d'abord celle qui a trait au recrutement des chanteurs. Notre Académie de musique, danse et déclamation ne mérite pas son nom de nationale. Elle est au premier chef internationale, et cette situation est vraiment intolérable, et surtout inadmissible.

Il y a pourtant de grands artistes en France. Je vous concède qu'ils sont en petit nombre, mais je vous assure qu'ils resteraient volontiers en France si on les y rétribuaient suffisamment. D'ailleurs, s'il y a relativement peu, non pas de belles voix, mais de grands chanteurs, c'est la faute au Conservatoire.

Vous voulez savoir ce que j'en pense, et quelles réformes je préconise ? Lisez le rapport que l'Académie des théâtres m'a chargé d'établir, et que M. Henri Bencke pourra vous communiquer.

Le Conservatoire, avec ses quatre-vingt-dix élèves de chant, hommes et femmes, devrait suffire pour alimenter les théâtres lyriques de Paris et de la province... et tous, en le quittant, devraient pouvoir exercer leur métier.

Eh quoi !... Tous les élèves de Saint-Cyr ne savent-ils pas tous — avec des différences — commander un bataillon ? D'autres deviennent généraux — d'autres ne franchissent pas le grade de capitaine... Concluez.

M. D.-E. INGELBRECHT :

Il ne faut pas toucher à l'Opéra.

M. Ingelbrecht, le jeune chef d'orchestre du Théâtre des Champs-Élysées, dont le talent s'est fait si hautement apprécier ce printemps, a une opinion très nette :

Il ne faut pas, je crois, toucher à l'Opéra, car l'Opéra transformé ne serait plus l'Opéra : les abonnés, le public seraient tout désorientés et il ne faut jamais dérouter le public de la voie qu'il a l'habitude de suivre.

M. FIJAN :

Notre Opéra fait office de musée lyrique international.

M. Fijan, membre de la commission musicale du Cercle de l'Union artistique, est de l'avis suivant :

En théâtre de musique m'intéresse par la qualité, la variété et le nombre des œuvres nouvelles qu'il représente.

Notre Opéra, jusqu'à ce jour, me paraît surtout avoir fait office de musée lyrique international, au répertoire très restreint — sa coûteuse subvention permettait d'autres espoirs. Sans doute, ses trop vastes proportions et, par suite, les lourdes charges que nécessite son entretien administratif et artistique en sont-elles la cause.

Alors une solution bien naturelle s'impose :

- 1° Fermer, en principe, l'Opéra actuel ;
- 2° L'utiliser :
a) Comme la Scala de Milan, pour une brillante saison de deux ou trois mois : de mai à juillet, par exemple.
b) En place d'un fameux Trocadéro, pour un nombre X mais limité de spectacles fournis par les premiers théâtres de Paris, lyriques ou non.
c) Pour les grandes représentations de gala.

3° Avec le reliquat de l'allocation, subventionner un Opéra très vivant, de tendances éclectiques, dans le genre de la Monnaie de Bruxelles, et assurer ainsi la libre manifestation de la production française, puisque la décentralisation est un vain mot et que les débouchés de la capitale sont insuffisants.

Ceci une fois admis, on pourrait parler musique, danse et décors.

Nous continuerons la publication des réponses au fur et à mesure qu'elles nous parviendront.

Pierre Montamet.

Voir Excelsior des 3, 4, 7, 9 septembre.

L'affaire du collier

Les cinq inculpés ont comparu hier devant le tribunal de Bow-Street

LONDRES, 10 septembre (Dépêche particulière d'Excelsior). — La séance d'aujourd'hui à Bow Street a été des plus intéressantes ; la salle du tribunal n'avait pourtant pas l'aspect des jours de « première », comme elle l'eut, par exemple, tout le temps que dura la célèbre affaire du docteur Crippen, l'assassin de la belle Elmore.

Voilà Mme Gutwirth, en toilette de couleur violette d'une coupe à la fois élégante et discrète et les yeux pleins de larmes ; puis Mme Grizzard de maintien toujours aussi peu soigné ; les deux femmes ne se regardent d'ailleurs même pas ; dix minutes plus tard arrive en jaquette, chapeau haut de forme, le fils Grizzard. La porte qui donne sur le couloir s'ouvre toute grande et les policemen s'écartent. Jaquette grise, haut de forme, cravate noire rehaussée d'une énorme perle, voici M. Max Mayer, puis M. Salomon, jaquette noire, cravate noire également piquée d'une perle, accompagnés d'un ami commun. Quelques instants plus tard arrive l'inspecteur de la Sûreté française Parris et le chef détective anglais Ward qui opéra l'arrestation des cinq inculpés.

Les deux augures

Après M. Parris, un de mes collègues qui ne put jamais rien en obtenir, nous dit : « Voilà Parris, cet homme-là n'a rien pu obtenir de Scotland Yard, ou bien alors, pour nous avoir tous roulés comme cela, il faut qu'il soit rudement fort. » Bon enfant, M. Parris, qui a entendu la réflexion, se tourne, souriant : « Allez, il n'est pas méchant et il n'a pas de mérite à être très fort. » On rit, puis on aperçoit le représentant du Lloyd, M. Price, soigneusement rasé et qui tâche de se glisser inaperçu jusqu'à son siège, en faisant semblant d'ajuster son lorgnon, mais ce n'est pas facile, vraiment il est trop grand... Il a plutôt l'air gêné et pour se donner une contenance il se met à parler avec l'inspecteur Ward qui approuve toujours : « Les deux augures », murmure une voix derrière moi.

Mais on a beau vouloir se distraire et s'occuper, le long défilé de dix-sept vauriens devient bien monotone, et je respire lorsque l'inspecteur Ward, se tournant vers moi, me dit en souriant : « Prenez patience, c'est leur tour. » Tous les journalistes, les clercs, les solliciteurs, les avocats, sont là lorsque s'ouvre la petite porte, réservée aux prisonniers. Je suis tout près, et un terrible courant d'air ne cessera de me tourmenter jusqu'à la fin de la séance. Dans l'entrebaïllement, j'aperçois, alignés le long du couloir gris et humide, une dizaine de policemen : ils se pressent d'avantage contre les murs pour laisser passer les inculpés.

Les inculpés

Voici d'abord Lockett, le « gros négociant en bijoux », vêtu d'un complet à petits carreaux noirs et gris ; son feutre gris clair à la main, il a l'air très à son aise regardant dans le public s'il n'aperçoit pas un homme, puis entre dans l'espace de petit grillage, long de 4 m. 50 et large d'environ 80 centimètres, réservé aux inculpés et situé au milieu de la salle, juste en face du magistrat.

Après lui, vient Joseph Grizzard, grand, les cheveux frisés, à l'œil vif, solidement musclé, il a l'air décidément d'un chef de bande, il fait à sa femme un signe de tête. Le troisième fait pitié : Salomon Silvermann est difforme, bossu et petit, les jambes torses, il paraît aussi intelligent. Vient ensuite Gutwirth : de taille moyenne, les cheveux et la moustache noirs, des yeux de jais et dans son ensemble l'air d'un bandit de haut chemin ; on se sent presque rassuré de le voir s'engager dans le petit couloir. En s'apercevant qu'il la regarde à peine, sa femme mord son mouchoir pour refouler ses larmes. La triste procession se termine par le vieux Daniel Mac Carthy, qui est probablement le dernier, parce qu'il marche moins vite. Sa barbe et ses cheveux entièrement blancs, son dos voûté lui donnent l'air d'un vénérable aïeul. Il paraît très abattu et pendant toute l'audience reste immobile, comme plongé dans une rêverie. Certains disent qu'il retombe en enfance ; d'autres, qu'il est, au contraire, des plus habiles et que le fameux bouquet qu'il laissa « pour la petite fille de Gutwirth », au barman de Brook Street, le jour même de son arrestation, était tout simplement un signal convenu. Que penser ? Un clerc se lève pour réclamer le silence le plus complet, et sur l'un des bancs situés à gauche du magistrat, un homme âgé, vêtu d'un veston bleu, ajuste méticuleusement son lorgnon pour commencer la lecture de l'acte d'accusation. C'est M. Muir, l'éminent avocat de la Couronne. Lentement et d'une voix souvent fléchissante, M. Muir donne quelques notes sur les inculpés, sur Grizzard, surtout, déjà connu de la police sous le nom de Kenney, et il refait l'historique de l'envoi et de la disparition du collier de perles. Dans la boîte qui devait le contenir, M. Max Mayer ne trouva que des morceaux de sucre comme on en sert dans les cafés de France et un morceau de journal français. « Evidemment, remarque M. Muir, les voleurs se sont donné du mal pour faire croire que le vol avait été commis en France. » M. Mayer prévint aussitôt la police et les assureurs du collier, qui promirent une récompense de 250.000 francs à ceux qui, par leurs indications, feraient retrouver les perles disparues. « Cette offre », dit la poursuite, était faite dans le but d'attirer l'attention des négociants en perles. Or, chacun des inculpés s'intéressait à ce commerce. L'importance de cette récompense fit naître d'innombrables défectives amateurs, dont principalement, au début, M. Brandstetter, qui habitait Paris, et est, par son mariage, un parent éloigné de Gutwirth. »

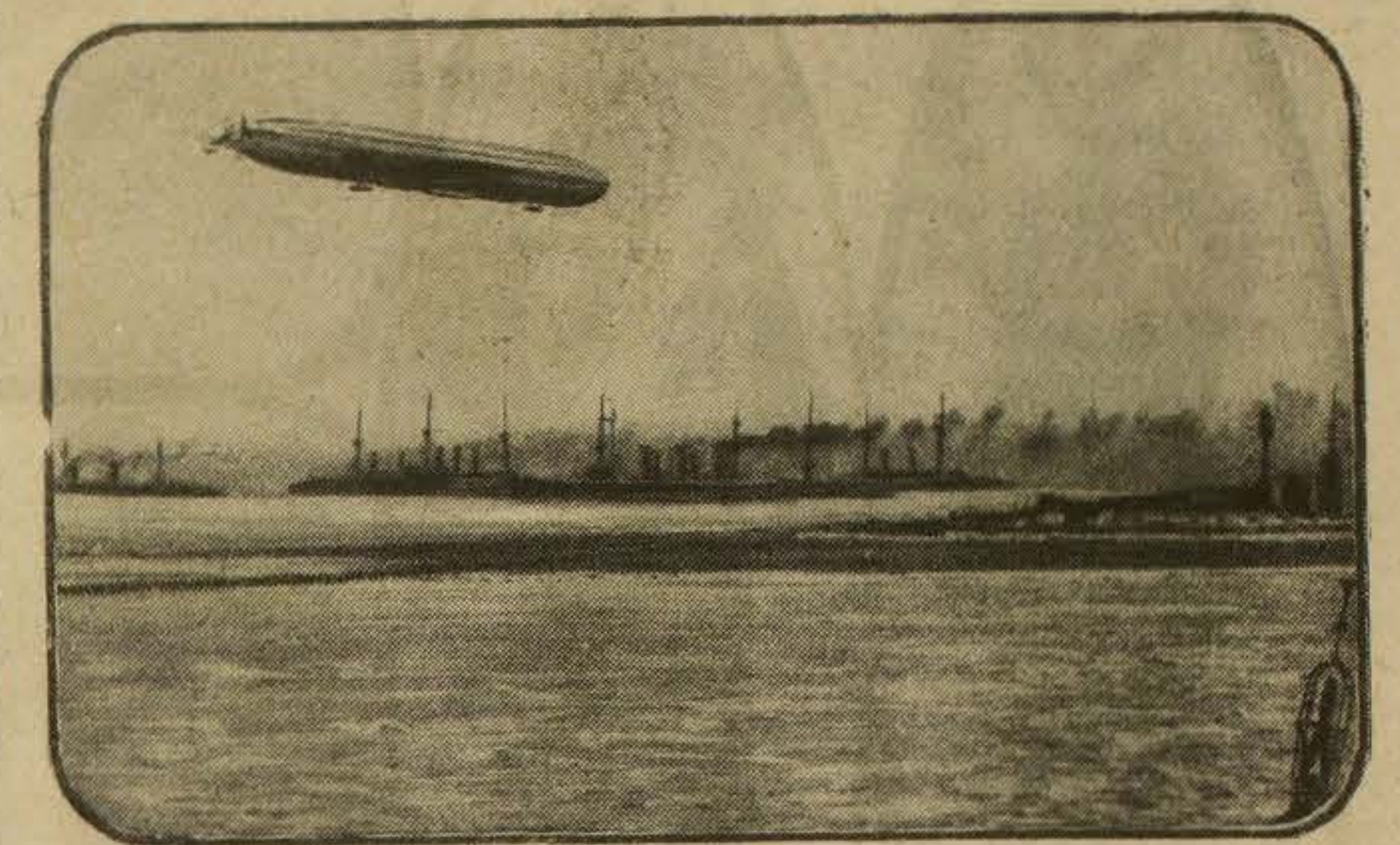
EST-CE LA FAILLITE DU « RIGIDE » ? La catastrophe du Zeppelin « L. 1 » fut effroyablement rapide

Les torpilleurs, appelés à la rescousse par T.S.F., arrivèrent au moment où le dirigeable achevait de s'engloutir

BERLIN, 10 septembre (De notre correspondant particulier, par téléphone). — L'opinion publique est violemment émue par la nouvelle de la catastrophe où s'est perdue la plus belle unité de la flotte aérienne allemande. On avait, en effet, la confiance la plus entière dans la solidité du L. 1, qui avait fait ses preuves, et dans la valeur de son pilote, le capitaine Hanne, dont on ne comptait plus les ascensions.

qu'un bateau de pêche aurait recueilli en mer l'aide contremaître Menge et l'aide signaliste Huerschner, et que l'on s'efforcerait de les rappeler à la vie.

Les causes de la chute du Zeppelin et de son naufrage sont encore mal définies et on attend le récit que feront les survivants, remontés à bord du cuirassé Hantow, et conduits à Wilhelmshafen. On en est encore réduit aux hypothèses et l'en-



Le dirigeable L. 1 au-dessus d'une escadre allemande

heureuses. Le colossal dirigeable, qui avait effectué, sans incident, un long voyage de près de douze heures, lequel s'était terminé mardi matin à cinq heures, était reparti vers midi, pour prendre part aux manœuvres navales. A six heures du soir, il se trouvait à proximité de l'île d'Héligoland, et restait en communication radiotélégraphique ininterrompue avec une flottille de torpilleurs, qui observait ses évolutions. Le dirigeable était équipé pour tenir l'atmosphère pendant trente heures. Comme la nuit commençait à tomber, le commandant du L. 1 sembla vouloir pousser sa reconnaissance au nord de Héligoland. Soudain, la tempête s'éleva, la pluie se mit à tomber avec violence. C'est alors qu'un radiotélégramme ainsi conçu fut lancé par le capitaine Hanne : « Le L. 1 est pris dans un tourbillon. Il y a danger. »

Le Zeppelin se trouvait à 29 kilomètres à l'est de Héligoland. Il était 6 h. 25 du soir. Plusieurs torpilleurs partirent à toute vapeur, qui arrivèrent seulement pour être témoins de la catastrophe. Des torpilleurs, on put remarquer que le commandant avait donné l'ordre de vider les réservoirs d'eau pour enrayer la chute ; mais ce fut inutile. Le ballon n'obéissait plus au gouvernail et il tomba d'une hauteur de 100 mètres à une vitesse de 20 à 22 mètres par seconde. La partie postérieure rencontra la première des flots. La poutre armée qui maintenait le dirigeable dans toute sa longueur se brisa, et la nacelle d'avant fut aussitôt immergée.

La rapidité de la catastrophe avait été vertigineuse : dix minutes à peine après que le Zeppelin eut pris contact avec les flots, des torpilleurs étaient sur les lieux et tout était déjà consommé. On déduit de cette circonstance que les victimes n'ont pas eu le loisir de se rendre compte du danger, n'ont pas même eu le temps de sortir de la cabine ou de se munir de ceintures de sauvetage. Voici, d'ailleurs, le récit que fit le capitaine Luhring, du vapeur Orion, qui arriva le premier :

« A 6 h. 25, nous aperçûmes le Zeppelin dans les airs et à 6 h. 35 nous le vîmes à la surface des flots. »

« Nous nous dirigeâmes à toute vapeur vers l'aéronef ; nous l'atteignîmes dix minutes plus tard. L'arrière avait déjà disparu. L'avant émergeait encore ; l'enveloppe avait été arrachée ; le milieu du dirigeable était entièrement détruit. »

« Nous vîmes sept hommes de l'équipage ; quatre étaient enfoncés jusqu'au cou dans l'eau ; trois étaient réfugiés dans le fuselage ; nous eûmes beaucoup de peine à en recueillir deux. Tandis que nous travaillions, le cuirassé Hantow arriva auprès de nous et put réussir à sauver les cinq autres. Dix minutes plus tard, tout ce qui restait du ballon sombrait. »

Les victimes

L'un des sept survivants est mort, après avoir été retiré de l'eau, sur le bateau qui l'avait recueilli inanimé, ce qui porte le nombre des victimes à quatorze, suivant les uns, à seize, suivant les autres, car on n'est pas d'accord sur le chiffre des hommes d'équipage qui est de vingt ou de vingt-deux. Quoi qu'il en soit, il y a, parmi les morts, le capitaine de corvette Metzger, chef de la section aéronautique de la marine, et le capitaine Hanne, pilote du Zeppelin L. 1.

Les torpilleurs ont exploré, toute la nuit dernière, à l'aide de leurs projecteurs, les alentours de l'île d'Héligoland, et ont continué ce matin, dans l'espoir de recueillir les restes du dirigeable et de retrouver les corps des victimes. Mais ces recherches sont demeurées infructueuses. La mer a gardé sa proie.

On annonce cependant de Hambourg

qu'une n'a pu préciser que les circonstances qui ont accompagné la chute, sans bien connaître celles qui l'ont déterminée. Suivant une première opinion, la grande hauteur à laquelle s'était tenu longtemps le ballon aurait été cause de sa perte : une dépression atmosphérique se serait produite, qui aurait amené un abaissement sensible de la température ; le gaz du dirigeable, déjà réduit de 2.400 mètres cubes par la longueur du voyage, aurait été réduit plus encore par le froid, et la descente, que voulait opérer alors le capitaine Hanne, se serait transformée, de ce fait, en chute.

Quelles sont les causes de la catastrophe ?

Mais on s'arrête plutôt à croire que la pluie a été le facteur principal de l'accident. Un orage d'une grande violence aurait surpris l'aéronef, soudain entouré de nuages, qui auraient empêché les pilotes de rester maîtres de leur direction. La pluie qui tombait en rafale au moment de la catastrophe aurait alourdi considérablement le ballon qui, n'obéissant plus au gouvernail de hauteur, aurait été précipité vers la mer. La pointe de l'enveloppe et le bas de la nacelle antérieure plongèrent dans l'eau. Surpris, l'équipage fut étourdi et, pour ainsi dire, étouffé, avant que personne ait pu se rendre compte de la situation. Quelques instants plus tard, un choc plus violent démolit la carcasse d'aluminium et les dix-huit cellules à gaz.

On accuse également le vent, qui aurait suffi à briser la fragile armature du dirigeable, lequel, plié en deux, serait tombé à pic. Et l'on rappelle qu'un accident analogue amena, le 28 juin 1912, la perte du Schuaben.

Enfin quelques personnalités compétentes affirment que, quelle que soit la cause de la chute rapide de l'aéronef, son contact brusque avec le flot a été assez violent pour l'écraser, comme l'aurait écrasé le contact brusque avec le sol ou avec un obstacle quelconque.

Il est probable que ces différents facteurs : vent, pluie, réduction du gaz par le froid, détachement du gouvernail ont tous concouru à l'accident, et il semble difficile de déloger la part de chacun d'eux.

Une opinion curieuse est celle émise par le capitaine Parseval, qui a déclaré à un rédacteur du Lokal Anzeiger : « L'équipage du Zeppelin était trop nombreux pour que la nacelle disposât de beaucoup de lest. La chute fut extrêmement violente, mais ce cas de brusque atterrissage n'est pas rare chez les Zeppelins. Un accident analogue a mis, l'autre jour, aux manœuvres, hors de service le Zeppelin militaire N° 4. »

Le Zeppelin L. 1 était, disent les journaux, l'orgueil de la flotte aérienne allemande. Il avait été construit en 1912 et reçu le 17 octobre de la même année. Il avait 160 mètres de longueur, 15 mètres de diamètre et une contenance de 22.000 mètres cubes. Trois moteurs, d'une force de 170 chevaux chacun, lui donnaient une vitesse de 80 à 85 kilomètres à l'heure. Dix-huit ballonnets supportaient l'aéronef. Sur le haut du ballon se trouvait une plateforme en aluminium servant de pont d'observation pour les officiers. Il y avait également un poste de télégraphie sans fil d'une portée de 500 kilomètres. L'aéronef pouvait emporter 3.000 kilos de benzine et d'huile, lui permettant de tenir l'air 50 heures et de parcourir 2.200 à 2.500 kilomètres sans atterrir.

Dix Zeppelins de ce type sont actuellement en construction. Chacun d'eux coûte environ un million et demi. — P. NAULAIS.

(SUITE EN « DERNIÈRE HEURE »)

FARINE DUTAUT. ALIMENT DES ENFANTS

L'Information

10 Place de la Bourse PARIS
donne le jour même les derniers cours de Londres et deux cotes du marché de New-York (Wall Street). — Abonnement : 35 francs l'an.

DIABÉTIQUES

tous les 2 ou 3 jours un Grain de Vals au repas du soir régularise les fonctions digestives.